

Études d'histoire religieuse



Marie de l'Incarnation en colloques

Françoise Deroy-Pineau, dir., *Marie Guyard de l'Incarnation. Un destin transocéanique (Tours, 1599 - Québec, 1672)*, Montréal, L'Harmattan, 2000, 415 p., 52 \$

Raymond Brodeur, dir., *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyart de l'Incarnation, Tours, 1599-Québec, 1672. Actes du colloque organisé par le Centre d'études Marie-de-l'Incarnation sous les auspices du Centre interuniversitaire d'études québécoises qui s'est tenu à Loretteville, Québec, du 22 au 25 septembre 1999*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 387 p., 30 \$

Nelson-Martin Dawson

Volume 70, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006675ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006675ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Dawson, N.-M. (2004). Marie de l'Incarnation en colloques / Françoise Deroy-Pineau, dir., *Marie Guyard de l'Incarnation. Un destin transocéanique (Tours, 1599 - Québec, 1672)*, Montréal, L'Harmattan, 2000, 415 p., 52 \$ / Raymond Brodeur, dir., *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyart de l'Incarnation, Tours, 1599-Québec, 1672. Actes du colloque organisé par le Centre d'études Marie-de-l'Incarnation sous les auspices du Centre interuniversitaire d'études québécoises qui s'est tenu à Loretteville, Québec, du 22 au 25 septembre 1999*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 387 p., 30 \$. *Études d'histoire religieuse*, 70, 95–100. <https://doi.org/10.7202/1006675ar>

Marie de l'Incarnation en colloques. Note critique

Françoise Deroy-Pineau, dir., *Marie Guyard de l'Incarnation. Un destin transocéanique (Tours, 1599 – Québec, 1672)*, Montréal, L'Harmattan, 2000, 415 p., 52 \$.

Raymond Brodeur, dir., *Femme, mystique et missionnaire. Marie Guyard de l'Incarnation, Tours, 1599 – Québec, 1672. Actes du colloque organisé par le Centre d'études Marie-de-l'Incarnation sous les auspices du Centre interuniversitaire d'études québécoises qui s'est tenu à Loretteville, Québec, du 22 au 25 septembre 1999*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 387 p., 30 \$.

Comme il faut de plus en plus « créer l'événement » pour qui veut recevoir quelque attention d'un public élargi, les universitaires ont, depuis quelques années, multiplié les commémorations. Tout est bon pour faire connaître les résultats de recherches regroupant des érudits de différents horizons : tricentenaire de naissance, bicentenaire de décès, centenaire d'une action populaire, noces de diamants de vie publique. Aussi, les chercheurs réunis sous le nom de Centre d'études Marie-de-l'Incarnation, de l'Université Laval, n'ont-ils pas manqué de créer cet événement autour de leur personnage éponyme et ont-ils souligné en grande pompe le 400^e anniversaire de naissance de l'héroïne ursuline, considérée comme l'une des mères de la Nouvelle-France. Double appartenance géopolitique oblige, il fallait une double célébration : l'une à Tours, où naquit Marie Guyard et où se tint au printemps de 1999 un premier colloque, et l'autre à Québec, où l'Ursuline acquit son statut de personnage historique et où se tint à l'automne de la même année un second colloque.

On s'en doute, les actes de ces deux colloques complémentaires furent par la suite publiés : à l'automne 2000 pour les actes français (T), à l'automne 2001 pour les actes québécois (Q). On pourrait dès l'instant se réjouir de la rapidité avec laquelle l'équipe française procéda à la publication de ce recueil par rapport au délai encouru au Québec, mais la rapidité d'exécution

entraîne trop souvent, malheureusement, une augmentation de la marge d'erreur. Ce qui est bien ici le cas. La facture du recueil français est assurément de moins grande qualité que celle de son pendant québécois, comme en font foi la qualité de la mise en page, le choix de la police d'impression et la qualité de la révision linguistique (il faut reconnaître ici que les Presses de l'Université Laval sont à la hauteur de leur réputation). À eux deux, ces recueils totalisent plus de huit cents pages regroupant environ six douzaines de communications prononcées par une brochette très interdisciplinaire de spécialistes : historiens, théologiens, littéraires, linguistes, généalogistes, psychanalystes, psychologues, philosophes, sociologues, pédagogues, musicologues, ethnologues, muséologues, géographes. Devant une telle masse de propos savants, on comprendra que le présent compte rendu ne pourra faire état du contenu de chacun de ces textes. Sur un mode comparatif, toutefois, quelques grands traits se dégagent.

À cet égard, leurs titres respectifs évoquent déjà la teneur de ces deux recueils. Par leur titre, les actes du colloque de Tours semblent davantage nous convier à l'histoire d'une femme entrée en religion (« Marie Guyart de l'Incarnation ») qui vécut une aventure peu commune (un destin) dans une géographie particulière (transocéanique). Par le biais de l'Ursuline, le lecteur entre dans le monde complexe de la France et de la Nouvelle-France du ^{xvii}^e siècle et Marie Guyart devient le point de référence pour découvrir les deux mondes atlantiques dans lesquels elle évolua. Tout en contraste nous paraissent d'emblée les actes du colloque de Québec qui placent le nom de l'Ursuline non en titre mais en sous-titre, comme si « Marie Guyart de l'Incarnation » n'était plus qu'un prétexte pour documenter l'histoire du monde « missionnaire », pour approfondir l'analyse de la démarche « mystique », ou pour discourir sur l'espace de la « femme » au ^{xvii}^e siècle. Au demeurant, si le contenu justifie largement l'emploi des termes « missionnaire » et « mystique » en titre, on s'interrogera davantage sur l'usage du mot « femme » qui semble moins décrire le sujet que l'approche retenue et la majorité des auteures (vingt-trois femmes sur la trentaine de signataires d'article).

La lecture de l'ouvrage nous le confirme, c'est en quelque sorte à une « Vie quotidienne à Tours et à Québec au temps de Marie de l'Incarnation » que nous convie le recueil tourangeau. Hormis les hors-d'œuvre introductifs, ce recueil pose d'emblée le rôle de la femme dans la société française du ^{xvii}^e siècle, puis regarde Marie vivre dans la capitale de la Touraine au temps où elle ne s'était pas encore « incarnée » en ursuline mystique. On la découvre dans un milieu familial, dans une paroisse, dans un quartier, dans une ville consacrée à saint Martin, dans des relations sociales, dans l'art de la broderie, dans une préoccupation pédagogique nouveau style, dans une vie de mère moins particulière qu'on pourrait le croire, dans une

spiritualité très École française, sous une direction de conscience comme le souhaitait l'appareil ecclésiastique français, dans une mystique à la mode chez nombre de femmes à l'époque. Puis, comme pour annoncer la suite qui devait se dérouler au Canada quatre mois plus tard, les actes de Tours mettent Marie sur l'Atlantique puis la livrent au Nouveau Monde où elle dut d'abord apprendre à vivre avec la peur des féroces Iroquois avant de pouvoir côtoyer le monde sauvage pour son propre bénéfice et pour celui de tout le monde indien qu'elle venait gagner à son Dieu. Mais ce nouveau monde n'était pas que sauvage puisqu'on y célébrait les grandeurs du Seigneur avec force chants et musique sacrés inspirés du vieux continent.

Comme son titre le laisse présager, le recueil québécois campe davantage Marie Guyart de l'Incarnation dans un rôle de source que dans un rôle de témoin d'une époque. En effet, si par ses deux premières parties, il opère la jonction avec le recueil tourangeau en ce qu'il rejoint Marie sur l'Atlantique et la fait débarquer sur les rives inhospitalières du Saint-Laurent, pays de l'Autre (Sauvage ou colon), ce second recueil bascule à partir de la troisième partie à l'analyse de Marie l'épistolière pour découvrir Marie la mystique, Marie la guide spirituelle, Marie la croyante, Marie la catéchète, Marie la « désincarnée » qui a mal à son corps, qui a mal à son être. Même retouchés par son fils, son premier éditeur, ses écrits scrutés à la loupe permettent, affirment ces spécialistes, de relever des paradoxes et des oxymores, des hypostases et des syllepses, des protases et des apodoses, des isotopies et des anacoluthes, des explétifs et des indices dialogiques, autant d'éléments significatifs qui illustrent la plume conative de l'auteure et guident le chercheur dans sa compréhension de la sotériologie qui structurait temporellement et spatialement l'expérience croyante de la missionnaire ursuline et l'orientent dans son identification du type de langage mystique, sponsal ou victimal, auquel il convient le mieux de rattacher l'itinéraire spirituel de l'héroïne. Ouf ! Oui, il faut parfois être armé d'un bon dictionnaire et même d'outils spécifiques, pour suivre les savantes analyses des écrits de Marie de l'Incarnation que proposent certains textes dont le jargon spécialisé fait tellement réfléchir qu'il fait fléchir l'intérêt du lecteur.

Complémentaires, ces deux recueils le sont sur plusieurs points. Par exemple, certains chercheurs ont choisi de scinder en deux leur étude et d'exposer une partie des résultats lors du premier colloque et une autre partie lors du second. Par exemple, le sociologue Jacques Maître présentait à Tours un essai de psychanalyse socio-historique et concluait que la façon anorectique d'être au monde qui caractérise l'expérience mystique féminine semblait, dans le cas de Marie de l'Incarnation, se prolonger dans l'histoire de son fils dont il comptait « parler au colloque de Québec » (T-208 et Q-265). Sans se publiciser de la sorte, le philosophe Bruno Pinchard brodait lui aussi deux tableaux sur un même thème : le goût de la mer qu'affectionnait

Marie (Q-369), océan physique tout autant qu'océan intérieur (T-323). De même, l'ursuline Monique Dumais développait à Tours l'idée de l'existence de trois forces relationnelles chez Marie de l'Incarnation, celle à Dieu, celle à son fils, celle à l'humanité (T-305), qu'elle complétait, à Québec, par une relation au corps (Q-301).

Cette complémentarité se lit encore entre des communications provenant de participants différents. C'est entre autres le cas de l'histoire de la traversée de l'Atlantique. Au colloque de Tours, le géographe Robert Rouleau exposait les dangers d'un tel périple au XVII^e siècle et les abordait d'une façon toute théorique : le système des vents et des courants, la présence des glaces et celle du brouillard, le choix de l'itinéraire puis, brièvement, la vie à bord des bateaux (T-339). Reprenant le thème à Québec et par une brillante analyse de texte appliquée aux témoignages de l'Ursuline, Vincent Grégoire se penchait plus précisément sur les conditions matérielles de la traversée telle que vécue par la principale intéressée (Q-7). Les talents d'artiste de Marie Guyart constituent un autre exemple de cette complémentarité. Alors qu'à Tours Louise Courville soulevait la très intéressante hypothèse que certaines pièces musicales inédites et anonymes conservées chez les ursulines de Québec aient pu être des œuvres de Marie de l'Incarnation (T-397), Christine Turgeon rappelait à Québec que l'Ursuline excellait également dans l'art de la broderie, de la peinture, de la sculpture et, vraisemblablement, de l'architecture (Q-127).

Devant autant de textes d'auteurs différents sur un sujet somme toute aussi étroit que celui de Marie Guyart – bien que cette religieuse ait labouré large le champ historique – la redite de certains aspects fondamentaux de sa vie devenait inévitable. Combien de fois dans ces quelque 800 pages revient-on sur sa naissance à Tours en 1599, sur son appartenance au milieu de l'artisanat, sur son mariage à l'âge de dix-sept ans, sur la naissance de son fils en 1619, sur la mort de son mari et le début de son veuvage à l'automne de 1619, sur ses états de service chez sa sœur et son beau-frère qui géraient une entreprise de transport, sur l'abandon de son fils à l'âge de 11 ans, sur la fugue de ce fils à la veille de son entrée au couvent ou sur son appartenance à l'École française de spiritualité ? De même, autant de textes livrés à l'occasion de deux colloques ne pouvaient être tous d'égale portée pour mieux saisir l'Ursuline missionnaire.

Les impératifs d'un colloque dit international imposent quelques contraintes qui ne servent pas toujours positivement l'exercice académique. Entre autres, ils conduisent parfois à établir des liens peu naturels entre le sujet et les exposés. Il en est ainsi, par exemple, de la réflexion sur l'expérience transculturelle que propose Pascal Galvani (T-375). Très rectitude politique, cet article prêche le mérite d'« apprendre enfin des Indiens » ; si

on peut le louer pour son ouverture d'esprit, il s'avère toutefois fort anachronique dans la perspective d'un regard porté sur la missionnaire ursuline du XVII^e siècle. Le malaise ressenti à la lecture de l'article concernant les expériences spirituelles de la bernardine Louise de Ballon (T-225) est, lui, d'un autre ordre. Sur près de 75 % de son texte, l'auteure, Marie-Élisabeth Henneau, cite de larges extraits des *Œuvres spirituelles* de la bernardine pour conclure que « tout comme Marie de l'Incarnation, Louise de Ballon ne s'[était] pas adonnée de bon gré à cet exercice imposé » d'une écriture mystique. Aussi, bien qu'il porte sur l'expérience d'une contemporaine de Marie de l'Incarnation, l'exercice comparatif proposé s'avère très peu réussi, tandis qu'une approche semblable appliquée à l'étude de la vie d'une mystique du XX^e siècle, en l'occurrence celle d'Alexandra David-Néel, que propose Geneviève James, s'avère beaucoup plus concluante : Marie et Alexandra commencèrent leur engagement mystique dès leur jeune âge, elles firent toutes deux l'expérience d'un apprentissage pratique indispensable à l'aboutissement de leur projet religieux, elles cheminèrent toutes deux avec succès dans « leur désir d'accéder à des connaissances religieuses approfondies » (Q-183).

Une autre contrainte imposée par les impératifs d'un colloque concerne la présence de quelque académicien émérite dont la présence sert en quelque sorte à apposer un sceau de qualité aux débats. Ces « grands » de la scène universitaire se démarquent habituellement par un exposé faisant état d'une profonde érudition capable de *surfer* sur le thème de la rencontre ; sans approfondir aucun aspect par eux-mêmes, ils ont toutefois l'art d'éveiller de nouveaux questionnements en soulevant des perspectives inexplorées. C'est sous cette rubrique que nous classerions l'intervention de Robert Sauzet au colloque de Québec. En se servant lui aussi de la trame surannée de la menace iroquoise, il reconstitue les bases épistémiques sur lesquelles se fondaient les positions guerrières défendues par Marie de l'Incarnation (Q-25). Cette dernière n'était pas pacifiste, affirme courageusement Sauzet, sans égard pour une anachronique rectitude politique, ce qui repose d'un autre discours qui voudrait que l'Ursuline fût féministe avant la lettre (Q-306). À ce chapitre, il est encore piquant de relever les réflexes discursifs des auteurs qui commentent l'acte missionnaire de Marie de l'Incarnation : l'Ursuline était-elle venue évangéliser des Sauvages, des Indiens ou des Amérindiens ? Ici encore force est de remarquer que la rectitude politique a fait son œuvre dans les textes québécois mais qu'elle n'a jusqu'ici que très peu gangrené les textes français dont les auteurs sont moins soumis à cette censure que nos universitaires.

Pour reprendre l'expression de l'une des auteures, nous pourrions conclure que la lecture de ces actes de colloque provoque une véritable douche écossaise d'émotions (Q-60). Si quelques éléments constituant le

courant froid sont déjà perceptibles dans les lignes qui précèdent, il convient de souligner avec force ceux qui alimenteraient le courant chaud. Sans hésitation, l'approche psychanalytique développée par Marie-Dominique Fouqueray au sujet de la relation mère-fils chez Marie Guyart est à ranger parmi les principaux éléments jetant de la chaleur (T-179). La solidité de sa démonstration concernant la modernité de l'éducation prodiguée à son fils et la qualité de sa santé mentale emportent l'adhésion. Soulignons également la qualité du texte de Guy Le Bouedec qui analyse la position de Dom Raymond, le directeur spirituel (T-263), tout en dénonçant les maux des mots (T-269). Relevons enfin deux textes produits dans le recueil québécois qui présentent des analyses de grande qualité. D'abord, celle de Claire Gourdeau qui évalue le rôle social du pensionnat des ursulines de Québec au mitan du XVII^e siècle et qui nous fait découvrir par la bande l'origine des premières garderies québécoises en milieu urbain (Q-145). Puis, celle d'Isabelle Landy-Houillon qui s'interroge à savoir si Marie de l'Incarnation et ses compères jésuites furent une exception culturelle (Q-69) : la finesse de l'analyse textuelle éclaire sous un nouveau jour des sources dans lesquelles les historiens avaient déjà largement puisé.

Signalons enfin que les deux recueils doivent toutefois confesser la même paresse quant à leur manque d'uniformisation des références aux trop peu nombreuses sources sur lesquelles s'appuient toutes les études concernant Marie de l'Incarnation. Assurément, les « Guyartistes » sauront s'y retrouver entre les « C », les « *Corr.* » et les « *Correspondance* », ou les « *JI* », les « *JII* » et les « *MI* », mais le lecteur profane aurait apprécié ne pas avoir à comprendre le code personnel d'abréviation employé par les différents chercheurs. Somme toute, ces multiples regards croisés ont permis de faire un tour exhaustif de l'apport de Marie de l'Incarnation à la compréhension du monde féminin et religieux du XVII^e siècle ; peut-être qu'une consommation intensive de ces recueils provoqueront chez le lecteur une impression de « saturation de Marie », comme le déclarait Brigitte Caulier (Q-384), mais à petites doses, ils offrent de belles pistes de réflexion et des perles d'analyses.

Nelson-Martin Dawson
professeur associé
Université de Sherbrooke